Document generated on 05/10/2025 11:29 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Voir loin

Frédéric Hardel

Number 135, Fall 2018

URI: https://id.erudit.org/iderudit/88681ac

See table of contents

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Hardel, F. (2018). Voir loin. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (135), 58–61.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Voir loin

Frédéric Hardel

Le Vieux m'a montré tout ce qu'il savait. Et il lui en a fallu, du temps, parce que je ne comprends pas toujours très vite. Les idées s'emmêlent dans ma tête comme de vieilles pelotes de laine négligées. C'est pour ça qu'ils m'ont chassé de l'école, ils en avaient assez de répéter, encore et encore. Le Vieux, lui, il n'a pas de diplôme de professeur, mais il est patient. Il répète, avec sa voix douce, il répète jusqu'à ce que je comprenne et que je puisse expliquer aussi bien que lui. Il n'a pas de diplôme, mais il en sait, des choses, sur les bateaux, les poissons et la mer. Il en connaît aussi un bout sur la vie. Il dit toujours qu'il n'y a que l'amour qui compte. Puis, il ajoute : l'amour et la bonne pêche. Lorsqu'il sort ces phrases-là, il dit, toujours en riant, qu'il est un philosophe à casquette. Moi, je sais pas trop c'est quoi, un philosophe, mais depuis que le Vieux me traîne avec lui en mer, moi aussi, je porte toujours une casquette. Comme je le dis, le Vieux a l'air de parler beaucoup, mais ce n'est pas vrai. Il économise ses mots comme d'autres l'argent, mais lorsqu'il ouvre la bouche, c'est toujours important. C'est soit pour expliquer une manœuvre, soit pour dire une phrase qui fait réfléchir. Sinon, il se tait et il regarde au loin, comme s'il attendait un signe.

C'est le deuxième été que je pars avec lui, tous les matins, beau temps, mauvais temps. On part tôt, on pêche, et on revient tard. Et puis, lorsque ce n'est pas la saison, il laisse les filets à quai et m'emmène avec lui pour naviguer, me montrer les manœuvres. S'il ne fait vraiment pas beau, on laisse le bateau au quai, et on répare les filets, tranquilles. Plus tard, je devrai passer mon permis, bien sûr, mais déjà je pourrais partir seul et aller au bout du monde avec son bateau… Je sais *danser avec la mer*, comme il dit. Sûr que je voudrais avoir un bateau comme le sien, un bolincheur que ça s'appelle. Si c'est normalement fait pour le petit poisson,

le Vieux, lui, il pêche de tout avec ça : le hareng, le maquereau… Il me dit que si je suis patient, un jour, son bateau sera à moi, mais il dit aussi qu'il vaudrait mieux que j'aie un chalutier qu'un bolincheur, que ça m'épargnerait une vie où on mange plus de misère que de poissons. Pourtant, la misère, je ne l'ai jamais vue chez le Vieux. Il y a toujours du poisson, du pain et du beurre. Parfois, de la viande de loup-marin. Ma misère, elle est restée en Abitibi, là où le Vieux est venu me chercher. Là-bas, il n'y avait pas toujours de quoi manger, il faisait froid et il n'y avait pas de radio pour faire entrer la musique dans la maison. Le Vieux, il dit que la musique, c'est comme l'air, on peut pas vivre sans.

Le Vieux, lui, il est des Îles, mais la Femme vient de l'Abitibi, tout comme moi. Enfin, presque. Moi, je suis de Nédélec, aussi bien dire de nulle part, alors qu'elle vient de Val-d'Or, la grande ville. L'Abitibi, c'est pas comme les Îles, c'est grand. Le Vieux, il dit quand même que les Îles, c'est plus grand puisqu'on voit plus loin. Je sais pas trop ce que ça veut dire. L'Abitibi, c'est aussi un pays de bois. Ici, il n'y a que quelques arbres, rien pour se perdre, rien pour arrêter le vent salé qui creuse les visages.

La première fois que le Vieux est allé en Abitibi, c'était il y a vingt ans. Il était allé pêcher dans des lacs grands comme des mers, mais pleins d'une eau douce qu'on boit avec la main. Il était revenu avec un panier de pêche vide, mais le cœur plein puisqu'il avait rencontré la Femme. C'est ce qu'il m'a raconté sur le chemin du retour, un peu comme s'il était mal à l'aise et qu'il voulait remplir le silence de notre rencontre. Mille sept cent cinquante kilomètres de route et trois heures de traversier, c'est long ! C'est la seule fois qu'il m'a parlé aussi longtemps, et moi, ça m'arrangeait bien puisque je n'avais qu'à me taire. Je n'avais rien à lui raconter et ça me faisait quelqu'un de nouveau à écouter. Ma mère, qui buvait trop, répétait toujours les mêmes vieilles histoires, tandis que mon père, il est parti depuis longtemps. Au centre, où j'ai passé quelques jours, on m'a demandé si je voulais aller vivre avec le Vieux ou si je préférais rester là. Je leur ai dit

que ça m'était indifférent. Ils m'ont dit que je devais choisir, alors j'ai décidé de partir avec lui.

La Femme ne m'aimait pas beaucoup au début. J'ai cru que c'était parce que je suis Amérindien, enfin à moitié. Chez moi, ce n'est pas facile lorsqu'on n'est ni Blanc ni Rouge. Mais j'ai compris rapidement qu'il y avait autre chose. Le premier soir, alors que j'étais couché, je l'ai entendue pleurer : « Ce garçon, c'est un reproche, c'est ça ? Un reproche à mon ventre resté vide ? » Le Vieux n'a rien répondu. J'ai reconnu le bruit de sa pipe cognant contre le poêle toujours chaud et je me suis endormi en l'imaginant tirer sur sa pipe, le regard perdu dans les éclats de lumière du poêle.

Le lendemain, il m'a demandé si je voulais aller à la pêche avec lui. Je lui ai dit que non, que je préférais aller marcher. Il n'a pas insisté. La Femme a eu l'air rassurée. J'ai compris plus tard qu'elle est très superstitieuse, comme beaucoup de femmes de pêcheurs, et qu'elle préférait ne rien changer aux rituels. Les rituels, c'est important. Il avait l'habitude d'aller en mer seul et elle voyait ma présence comme un mauvais signe. Mais le jour d'ensuite, j'ai eu envie d'aller avec lui parce que je n'avais rien d'autre à faire. Il a eu l'air content. Pas elle. Une fois qu'on a été loin du quai, il m'a raconté que deux des frères de la Femme étaient morts noyés. Pas dans la mer, mais dans un lac en Abitibi. C'est un peu pour ça qu'elle a accepté de le suivre et de venir vivre avec lui aux Îles. Pour oublier. Bien sûr, comme il m'a dit, elle a toujours peur que l'eau avale le Vieux à son tour, mais elle est contente de pouvoir le suivre au quai tous les matins et le voir partir au loin. Voir loin, pour elle, c'est ça, l'espoir. En Abitibi, le regard se cogne sur les épinettes. Pour préserver le Vieux, elle lui donne un caillou du jardin tous les jours. Ce caillou, c'est la terre qui doit revenir à la terre. C'est la *garantie*, l'*assurance*, qu'elle dit. Et il est mieux de ne pas refuser ! Moi, lorsque j'ai commencé à aller avec lui tous les jours, pour faire plaisir à la Femme, je prenais aussi une petite roche dans ma poche.

Puis, en octobre de l'année passée, un matin, le Vieux m'expliquait quelque chose à propos des filets et il s'est

emmêlé les pieds dans les câbles et est tombé à l'eau. J'ai réussi à lui lancer une bouée et à le remonter à bord. L'eau était très froide et le Vieux a grelotté toute la journée et toute la nuit, couché près du poêle. En parlant, tard dans la nuit, nous nous sommes rendu compte que ni lui ni moi n'avions apporté de caillou ce jour-là. Le lendemain, il a quand même voulu qu'on reparte en mer. La Femme n'était pas très contente, mais elle n'y pouvait rien. C'est un vieux toqué, comme elle l'appelle. Mais elle nous a dit qu'elle ne voulait plus jamais qu'il reparte en mer sans moi. Que c'était moi, désormais, le caillou. Le Vieux a souri. C'est ça, les rituels. C'est important, mais ça change. Depuis ce temps, il ne quitte plus les Îles sans moi.

Un matin, ce printemps, j'étais vraiment trop malade et je ne pouvais pas me lever. La Femme a dit au Vieux qu'il devait rester à la maison, qu'il ne partirait pas sans moi, même avec un caillou dans sa poche. Il l'a regardée et a dit : « La Femme, tu ne voulais pas que je l'emmène avec moi. Maintenant, tu ne veux plus que je parte sans lui. Faut te faire une raison. De toute manière, tu sais bien que ne se noie pas qui veut, que c'est la mer qui décide qui elle avalera. On a beau se mettre des pierres plein les chaussettes, si la mer ne veut pas de nous, elle nous recrachera. » Il disait ça comme un reproche, mais avec le sourire dans les yeux. Il a raccroché son imperméable, s'est assis dans sa chaise, et, avec son couteau, a sculpté des petits canards toute la journée en se crachant dans les mains.